

## FFM — Cinémas d'Asie Images de l'altérité

Pascal Grenier

---

Number 293, November–December 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/73049ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Grenier, P. (2014). FFM — Cinémas d'Asie : images de l'altérité. *Séquences*, (293), 14–15.

# FFM | Cinémas d'Asie

## Images de l'altérité

Bon an mal an, le FFM présente son lot de films asiatiques. Mais une surprise attendait les cinéphiles cette année avec l'ajout d'une superproduction du Kirghizistan et de deux longs métrages du Myanmar. Ces films ont piqué la curiosité des nombreux cinéphiles présents.

Pascal Grenier



Toujours populaire, le Japon était le pays asiatique le plus à l'honneur encore une fois cette année au festival. En comptant les deux films en Compétition mondiale (dont le doublement primé *Cap Nostalgie*), pas moins de dix longs métrages du Japon étaient présentés lors de cette 38<sup>e</sup> édition. Parmi ces films, notons les similaires *Our Family* de Yuya Ishii et *Blossom Bloom* de Mitsutoshi Tanaka. On connaît la propension historique du cinéma nippon pour parler de la famille. Qui dit famille renvoie au cinéma du maître Yasujiro Ozu ou encore au cinéma contemporain de Hirokazu Kore-eda (*Nobody Knows, Like Father Like Son*), où la famille est vue à travers l'enfance et son passage à l'âge adulte. Des cinéastes plus radicaux, dont Kiyoshi Kurosawa (*Tokyo Sonata*) ou encore l'iconoclaste Takashi Miike (*Visitor Q*), ont sévèrement critiqué ces traditions familiales à travers des œuvres dérangementées ou provocantes. C'est davantage vers le cinéma d'Ozu que le film *Our Family* de Yuya Ishii (*Sawako Decides, The Great Passage*, tous deux présentés au Festival Fantasia par le passé) se tourne. Ce mélodrame propose un sujet grave (une mère apprend qu'elle est atteinte d'un cancer cérébral), mais non

dénué d'humour. Cet état de santé vient perturber tous les membres de la famille qui devront composer avec leurs différences. Véritable hymne à la communication et à la volonté de vivre, *Our Family*, sans atteindre la pureté du cinéma d'Ozu, témoigne de l'attention particulière du cinéaste pour la société japonaise de son temps. Le bonheur, bien que pudique, n'est jamais bien loin. À l'instar de *Our Family*, *Blossom Bloom* aborde le thème de la réunion familiale à travers la maladie. Lorsqu'il apprend que son grand-père souffre de sénilité démente, un père de famille heureux en affaires voit son bonheur prendre un sérieux coup alors qu'il devra choisir entre sa carrière et la tâche de s'occuper de son grand-père malade. Si le cinéaste n'est pas très habile dans sa façon de manier le mélodrame, ce drame familial offre tout de même quelques observations justes sur les préoccupations modernes et

contemporaines d'une famille bourgeoise aux nombreux conflits internes.

Véritable hymne à la communication et à la volonté de vivre, *Our Family*, sans atteindre la pureté du cinéma d'Ozu, témoigne de l'attention particulière du cinéaste pour la société japonaise de son temps.

Également du Japon, la comédie sentimentale *A Sparkle of Life* offre un très beau rôle à la grande vedette japonaise Kazuko Yoshiyuki. Maintenant âgée de près de 80 ans et rendue célèbre pour son rôle dans *L'Empire de la passion* de Nagisa Oshima, cette dernière incarne une femme qui visite une agence de rencontres afin qu'on lui trouve un vieil homme avec qui elle pourra passer ces derniers jours. Humour et tendresse sont au rendez-vous dans ce film taillé sur mesure pour les fidèles cinéphiles du FFM. Dans une tout autre veine, *A Courtesan with Flowered Skin* nous renvoie à l'époque d'Edo, au Japon,



Ice Poison

et relate les déboires sentimentaux d'une courtisane singulière dans le nouveau quartier des plaisirs de Yoshiwara. Ce film s'inscrit dans la lignée de ceux de Hideo Gosha des années 1980 (**Yohkiroh**, **Tokyo Bordello**) sans toutefois en atteindre le degré de flamboyance. Le réalisateur Keisuke Toyoshima compense son manque de moyens dans sa reconstitution historique par une histoire candide, mais efficace, où se dégage un léger soupçon d'onirisme et de fantastique.

Annoncé comme la plus grosse production de l'histoire du Kirghizistan, le drame historique **Kurmanjan Datka, Queen of the Mountains** raconte l'histoire plutôt méconnue (du moins en Occident) de cette femme qui fut responsable de son peuple et son accès à l'Indépendance. À mi-chemin entre le film à grand déploiement et le cinéma d'auteur, ce film de plus de deux heures – rarement ennuyant – s'inscrit dans la lignée de **Mongol** de Sergei Bodrov ou encore **Confucius** de Mei Hu avec Chow Yun-Fat. Il manque toutefois un petit je-ne-sais-quoi pour que cette superproduction aux accents nationalistes témoigne d'un réel souffle épique.

Sorte de croisement insolite entre **Mad Max** et les westerns italiens, le film chinois **No Man's Land** de Ning Hao offre un mélange détonnant de westerns modernes et d'humour noir, tout cela dans un paysage tout droit sorti d'un film post-apocalyptique. Rempli de références cinématographiques, le réalisateur s'inspire des premiers films des frères Coen (notamment **Blood Simple**) avec un humour ravageur et des rebondissements à la pelle. Malgré une légère baisse de rythme vers la fin, **No Man's Land** est une œuvre imprévisible et habile qui s'amuse de façon outrancière avec les conventions et les

codes du cinéma de genre. Visuellement éclatée, la caméra vertigineuse et les images aux tonalités jaunes et brunâtres confinent au film le sentiment à perte de vue d'un paysage et d'une civilisation désertique. Seuls les besoins les plus avides et primaires alimentent tous les protagonistes qui cherchent avant tout à survivre et à fuir vers l'inconnu. On peut y voir également une métaphore sur les changements actuels de la société chinoise et de ses habitants.

Véritable coup de coeur, **Ice Poison** de Midi Z (les inédits **Poor Folk** et **Return to Burma**) dresse un portrait à la fois intimiste et actuel de la société birmane d'aujourd'hui. En privilégiant les non-dits, les silences, les plans larges et les figures de style (la puissante scène finale métonymique), le jeune réalisateur dresse un bilan sur la pauvreté qui subsiste dans son pays. Dans un style dépouillé et sans concessions, le cinéaste présente de manière un peu nihiliste une société dont la seule issue pour subsister est le recours à la drogue pour les jeunes protagonistes; issus pourtant de milieux différents, ils baignent tous deux dans la pauvreté. On ne sort pas indemne de ce film coup de poing, véritable cri d'alarme d'un pays en plein désœuvrement. Coproduit par la France et le Myanmar, **Le Fils du lac** est le premier film de Yannick Borit, un Français qui habite au Myanmar depuis la fin des années 1990. Sans beaucoup de dialogues, un peu académique, on y raconte le séjour d'un jeune orphelin qui est recueilli dans un monastère et y grandit avant de recevoir un foyer d'adoption vers la fin de son enfance. Outre la musique de style *new age* un peu indigeste, cette histoire toute simple aux valeurs universelles se laisse couler à l'image d'un ruisseau.